

Julie Manoukian

Les Vétos

2020



UGC PRÉSENTE

CLOVIS CORNILLAC

NOÉMIE SCHMIDT

LES VÉTOS

♂ le genre & l'écran
pour une critique féministe des fictions audio-visuelles



Caroline Granier

COMÉDIE RURALE OU FABLE ÉCO-FÉMINISTE ?

Pour faire plaisir à ma fille de dix ans qui avait envie de voir des animaux à l'écran, j'ai pris sur moi pour l'emmener dans un UGC où se jouait *Les Vétos*, sans avoir lu aucune critique auparavant et sans rien en attendre de particulier. Et finalement... j'ai été très agréablement surprise par ce film qui se prête très facilement à une lecture féministe.

J'ai vu après coup que les critiques (peu nombreuses) étaient au mieux légèrement condescendantes (« jolie comédie rurale », « gentil film pour âmes sensibles », « quelques piques antisexistes bienvenues »), au pire carrément négatives, considérant le film comme plat, prévisible, inintéressant.

Pas d'accord !

D'abord, le film, de façon légère, aborde des problèmes éminemment actuels : le désert rural, les inégalités, la retraite... Bref, tout ce qui fait descendre les gens dans la rue en ce moment. Et s'il est bien peu question de politique politicienne dans ce film, ce serait faux de considérer que la politique en est absente.

Car il est bien question de vivre ensemble ici : Alexandra, la Parisienne récemment diplômée et promise à une brillante carrière de chercheuse, pourra-t-elle s'intégrer dans le village de son enfance où elle se retrouve à exercer comme vétérinaire le temps d'un été ? Distance et condescendance de son côté, rejet et sexisme de la part de certain.e.s habitant.e.s du village : c'est d'abord l'incompréhension qui domine. Avant que chacun.e apprenne à se connaître et à accepter l'autre. Ce lien social qui se tisse (et qui exige du temps), avec des personnes que l'on n'a pas choisies, loin des groupes d'affinités, n'est-ce pas l'enjeu de la démocratie ?

Et puis, au cœur du film, il y a la question du soin – ce que les Anglo-saxons nomment le *care*. Prendre soin des animaux, bien sûr, puisque les personnages principaux sont ces vétos totalement dévoué.e.s aux animaux non humains. Mais aussi prendre soin des enfants : le vétérinaire, trop pris par son métier, ne s'occupe pas de ses deux garçons, et la mère, qui elle aussi travaille, est sur le point de craquer face à cette désertion. Et l'on voit bien ici comment l'éducation des enfants est encore trop souvent l'apanage des femmes. L'oncle d'Alexandra, célibataire endurci, regrettera sur le tard de n'avoir pas eu le courage d'accueillir l'enfant devenue orpheline. Enfin, il s'agit également de prendre soin de l'autre, quel.le qu'il soit : Alexandra va apprendre à mieux parler avec ceux et celles qui viennent la consulter. Elle qui sait reconnaître les symptômes de dépression chez un chien a bien du mal à ressentir de l'empathie envers ses semblables. Et, parallèlement, le vétérinaire du coin, méfiant au début, met du temps à lui faire confiance. C'est la secrétaire de la clinique, femme remplie d'humanité, d'énergie et d'optimisme, qui fait le lien entre eux, rétablissant le dialogue lorsqu'il est brisé. C'est donc le *care* qui est véritablement le sujet du film. Un thème jugé trop futile qui en ferait un film « anecdotique » ?

La thématique féministe est bien présente. Le fait qu'Alexandra, en tant que femme, subisse un sexisme plus ou moins avoué, est clairement montré. Elle résiste et s'impose avec ses compétences, réclamant aussi le droit à l'erreur – tout comme les hommes. Le couple qu'elle forme avec son ami d'enfance va aussi à l'encontre des stéréotypes habituels : ici, c'est la femme qui est la plus diplômée et qui fait un travail plus qualifié que son compagnon, c'est aussi elle qui fait le premier pas dans la relation amoureuse.

Quant à la critique du capitalisme et du productivisme, elle n'est pas moins évidente. Face au banquier qui lui affirme que son « modèle économique » n'est pas viable, le vétérinaire

hausse les sourcils : il ne parle pas le même langage. C'est l'humain qui le préoccupe. Il préfère faire une belle suture car cela le détend plutôt que de poser des agrafes pour « gagner du temps ». Enfin, il a toujours le souci du collectif : son combat n'est pas personnel, sa vie est liée à ce bout de terre et à ses habitant.e.s – avec la conscience que, s'il part s'installer en ville avec ses deux enfants, c'est une école qui fermera.

Mais plus intéressant encore dans ce film est le rapport que tissent les animaux avec les humains. De l'animal-capital (pour les éleveurs) à l'animal-ornement (cette femme qui regrette d'avoir acheté un chien « à problèmes »), en passant par l'animal-compagnon : le film explore tous les liens que les humains peuvent nouer avec l'espèce animale, en insistant sur les contradictions. Comme par exemple cette éleveuse d'escargots qui différencie clairement d'un côté ceux qui sont faits pour être mangés (considérés comme des objets) et de l'autre, ses « bébés » (ainsi qu'elle les appelle), qu'elle soigne et traite avec égards. Est-ce un hasard si Alexandra ne mange pas de viande ? En filigrane, le film offre une jolie métaphore du lien entre ville et campagne : la femelle rat domestiquée par Alexandra saura-t-elle s'adapter au monde rural ? Et le renard qui rôde dans le jardin, animal sauvage, va-t-il finir par apprivoiser la Parisienne ? On se demande finalement si ce sont les humains qui choisissent les animaux ou l'inverse...

Et c'est là que le film est peut-être plus profond qu'il n'y paraît. Car ce soin porté aux êtres vivants s'étend aussi à la nature. Alexandra redécouvre l'émerveillement devant ce milieu qu'elle a connu enfant : plaisir de dormir à même le sol, d'observer les jeux de lumière dans la forêt, la cascade où sa mère l'emmenait.

Choisira-t-elle d'aller sauver le monde en faisant des recherches dans un laboratoire prestigieux ou bien – voie moins honorifique et plus ingrate – de soigner les bêtes dans ce petit village, en lien avec les autres et avec la nature ? « Nous sommes la nature qui se défend », entend-on dans les manifestations. Il ne s'agit pas pour Alexandra de protéger les animaux ou la nature, mais de vivre pleinement en réinventant les relations avec le milieu qui la nourrit.

Comment ne pas y voir un refus des injonctions capitalistes et virilistes à « réussir » – refus incarné dans le film par des personnages aussi bien masculins que féminins ? Convenu, ce discours ? Pas si sûr !

